il n'y a plus par là même d'abri et de repaire pour les insectes.

Cette recommandation devient une règle pour les plantes bulbeuses, tuberculeuses, rhizomateuses. C'est pourquoi un ouvrier intelligent doit savoir la grosseur de ces organes, pour placer son tuteur juste au point où il ne fera pas une blessure.

Le tuteur une fois dans ces conditions, on procède à l'attachage. Il est à peu près le même avec les différents liens. Toutefois il est à observer que le Jone et l'Osier, vu leur rideur, ont cet avantage qu'on peut avec eux, non seulement rapprocher, mais éloigner les branches. Ainsi, après avoir fait un tour croisé de Jone ou d'Osier sur le tuteur, sans nœud comme avec les autres ligatures, on continue la torsade jusqu'à l'endroit convenable. On enlève alors la branche entre les deux bouts du lien, puis on la tortille encore un peu et enfin on fait un arrêt.

Il ne faut pas attacher les branches jusqu'à leurs extrémités, à moins qu'il n'y ait un fruit lourd, comme chez les Citronniers, ou une fleur volumineuse, comme chez les *Camellia* et les *Œillets*; mais laisser flotter les extrémités dans l'air, ce qui favorisera la mise à fleur.

Avec le raphia et la tulle, on serre modérément les branches qui sont à rapprocher du tuteur, sous peine de les étrangler, de boursoffler l'écorce ou de la couper.

Bien souvent on voit dans certains jardins des plantes vivaces, telles que *Delphinium*, *Pentstemon*, etc., tuteurées avec un bâton fiché dans leur intérieur et au milieu, et extérieurement maintenues par une simple corde fortement serrée. Les malheureuses victimes ont une taille de guêpe pendant quelques jours, mais comme l'air et la lumière sont sortis des branches la maladie y est rentrée. La plante se dégarnit, dépérit, fleurit mal.

C'est une erreur de croire que les ligatures doivent partir toutes du même endroit. Le point d'attache doit être choisi pour chaque branche à maintenir.

Car, en fin de compte, le tuteur est plus qu'un soutien, c'est un guide. C'est lui qui dirigera les branches vers le vitrage où elles se mettent à fleurs; c'est lui qui maintiendra ou ramènera l'équilibre de la plante, c'est lui qui empêche les branches d'une plante de se croiser avec celles de ses voisines; c'est lui enfin qui, en leur répartissant également l'air et la lumière, leur donne une constitution vigoureuse.

Comme le tuteurage ne se fait pas toujours au moment où la plante en a besoin, les branches prennent en même temps qu'une mauvaise tournure, une certaine consistance qui s'oppose, plus tard, à leur redressement. On doit alors relever, petit à petit, ces branches déformées et peu flexibles. Bien souvent il sera prudent de laisser faner un peu les plantes, les tissus devenant ainsi plus mous, plus souples et moins sujets à se rompre. Cette précaution est urgente pour les espèces à feuilles cassantes, comme les *Gesneria Gloxinia*, etc.

Attacher des plantes avec la sarpette à la main pour couper les restant des nœuds, c'est s'exposer inévitablement à percer le limbe ou à blesser la tige. Si ce n'est pour l'avenir une source de pourriture, c'est au moins une cause de dépréciation.

Pour préserver les tiges délicates du contact du tuteur et éviter le refroidissement d'un épiderme trop mince, on intercale entre lui et la tige un petit morceau de bouchon, de préférence à des morceaux de cuir, qui moisissent, ou à des tampons de mousse, qui servent de nid aux insectes.

Quand un tuteur n'est pourri que dans le pied et quand la partie supérieure encore bonne et propre, ne peut être enlevée sans risque pour la plante, une Cactée par exemple, on se contente de l'allonger par une baguette qui montre suffisamment et qu'on fixe à l'aide de deux agrafes en fil de fer.

A-t-on à remplacer entièrement le tuteur? On doit tirer soigneusement la partie enterrée et non point la briser rez

terre; car, en restant, elle peut, par sa décomposition, engendrer le blanc des racines délicates, et, une fois putréfiée, elle laisse toujours un trou par lequel les arrosages s'écouleront très-vite et où les insectes ne manqueront pas de se loger. On se garde bien, pour remplir le vide d'écraser la motte latéralement, ce qui froisse les racines, mais on y rapporte de la terre nouvelle.

Pour enlever le tuteur, on le tourne sur lui-même pour supprimer toute adhérence avec le compost, puis, plaçant le pouce et l'index sur la terre de chaque côté du tuteur, on le soulève doucement, en tournant toujours.

Souvent un tuteur ne suffit pas, il faut en mettre plusieurs, alors on les enfonce non plus au centre du pot, mais sur la périphérie et on les incline légèrement en dehors. Il est bon de procéder par nombre impair et, à hauteur utile, on réunit les tuteurs par une ceinture de fil de fer.

Les tuteurs au-dessus de cette armature peuvent être laissés libres ou reliés ensemble. Dans le premier cas, la plante a la forme d'un vase cylindrique; dans le second, celle d'un ballon. Mais dans l'un et l'autre cas, l'air et la lumière inondent la plante. C'est ainsi que nous cultivons avec succès les *Chorizema*, *Kennedy*, *Jagelia*, *Hibbertia*, *Lopezia*, *Hoya*, *Stephanotis*, *Passiflora*, *Tropæolum*, les rosiers sarmenteux, les Clématides à grandes fleurs, etc. Le joli *Streptosolen Jamesoni*, réintroduit par l'un de nos rédacteurs en chef, M. Ed. André, et que tant d'horticulteurs ont rejeté parce qu'il ne fleurissait pas, donne à profusion par ce traitement ses belles fleurs rouge capucine à tons changeants.

Les tuteurs spiraux ne peuvent remplacer ce système; car il faut faire suivre à la branche une ligne marquée d'avance, et, si la branche a besoin d'être attachée verticalement pour pousser, ou horizontalement pour fleurir, le but est manqué.

Il faut, autant que possible, contourner parallèlement les branches qui se trouvent isolées.

Il n'est pas indifférent d'employer des supports nus ou branchus. Le haricot se bâtonne avec des échelas, des perches, des gaulettes nues. Le pois, au contraire, se rame avec des branchages, des ramées, dépouillées seulement du feuillage. Il y a des plantes grimpances qui tapissent, comme les *Margravia*, celles-ci ont besoin d'un support encore tapissé de sa mousse ou de son lichen, pour y appliquer leurs racines, etc. Telle plante qui s'enroule autour d'une mince baguette ne pourra enlacer un tronc d'arbre. Le chèvrefeuille grimpe facilement à un hêtre et l'*Ipomœa* aime les minces bâtons. Les tuteurs rugueux facilitent la torsion et l'enroulement des tiges volubiles. Les *Bignonia*, dont les vrilles s'introduisent toujours dans les crevasses, voudront des tuteurs perforés et fissurés.

Pour les *Epiphyllum*, fraisiers, etc., on se sert avantageusement d'un cercle en fil de fer mis dans une position horizontale et élevé en l'air sur de petites tiges de fer ou des bâtonnets en bois.

Nous ne nous appesantirons pas sur ces armures de bois ou de fer, auxquelles on donne les formes les plus fantaisistes, de cœur, losange, etc.

Un moyen économique de tuteurage pour les glaïeuls, les œillets, etc., c'est de les planter au pied de rosiers à tige. L'églantier prêtera un appui à ces plantes et fera mieux juger leur beauté; et ces plantes, en retour, rehausseront l'éclat des rosiers en garnissant leurs tiges dénudées. On peut faire de même pour les colonnes, les murs et les troncs d'arbres.

Quand, pendant l'été, on aligne dans les jardins des plantes en pot et à tige, le vent les renverse la plupart du temps. C'est un danger pour les plantes et ennui pour le jardinier. On y remédie en implantant aux deux extrémités de chaque ligne des piquets verticaux et en reliant ces piquets par un tuteur horizontal, sur lequel on attache les tiges. On laisse ainsi aux branches un jeu plus libre et plus naturel.